

homme qui a conservé la dignité de sa nature, mais rompre forcément la chaîne de leurs traditions. De notre réunion dépend l'avenir. Il faut, messieurs, que nous allions à vous ou que vous veniez à nous. Portez la conviction dans nos esprits, nous dirons adieu à ces campagnes qui nous ont vu naître et grandir, que nous avons fécondées de nos sueurs, et, comme Enée emportant les restes de Troie, nous nous achèverons vers des régions nouvelles pour y asseoir notre fortune; mais si vous croyez au contraire que ce pays témoin de la vie et des luttes de vos pères, a droit encore à votre travail comme à l'affection que vous ne cessez de lui porter, n'hésitez pas, hâtez-vous, revenez à nous, revenez au Canada!

Je comprends, MM., l'attrait que possède la république américaine. Tout homme qui a respiré l'air d'Amérique a été vivifié, captivé par cette égalité et cette liberté qui y régneront. Mais le Canada est-il inférieur sous ce rapport aux Etats-Unis? Je ne le crois pas. Si l'on s'en tient aux mots, on dira sans doute qu'il y a là une république, tandis que nous vivons sous le régime monarchique; mais les esprits sérieux qui étudient le fond des choses savent que la monarchie dans certaines conditions peut être « la meilleure des républiques », et si l'on recherche la forme républicaine dans l'idée qu'elle assure au peuple sa souveraineté et un contrôle réel sur son gouvernement, je ne crains pas de dire que notre constitution est plus républicaine que celle des Etats-Unis. D'abord, retranchez de nos institutions le nom du souverain anglais—et c'est à peu près le seul lien qui nous reste—supposez notre Gouverneur élu tous les dix ans par les grands corps de l'état, et vous avez une république de droit: or, quelle différence cela ferait-il, pour la question de gouvernement, avec l'état de choses actuel, avec la république de fait que nous avons aujourd'hui? Ensuite, aux yeux des écrivains les plus autorisés, la constitution des Etats-Unis renferme un défaut considérable: la responsabilité personnelle du Président et l'irresponsabilité de ses ministres. Je ne puis qu'indiquer ici cette question; mais on comprend de suite que, malgré les restrictions constitutionnelles, le Président, durant toute la durée de son mandat, est plus indépendant du peuple que ne le sont les ministres responsables sous notre régime.

J'irai plus loin, et je dirai: Lisez les auteurs, compulsez les qualités et les défauts qu'ils trouvent dans les diverses constitutions des peuples, et vous verrez que la nôtre possède presque toutes ces qualités, échappe à presque tous ces défauts. J'oserai dire qu'elle touche à l'idéal rêvé par les esprits éclairés. Ainsi en France on est à la recherche d'une « république conservatrice »; ce mot est l'exacte définition du système canadien. Et cette *France Nouvelle* dont Prévost-Paradol, dans un livre admirable, traçait le plan, elle existe ici, libre, heureuse, solidement organisée.

Eh bien! Messieurs, cette constitution modèle, c'est à nos illustres devanciers que nous en sommes redevables. Le premier qui ait parlé de « gouvernement responsable » dans ce pays, est un canadien-français, c'est Pierre Bédard, et celui qui a le plus contribué à l'établir, c'est encore un canadien-français, c'est Lafontaine. Notre nationalité a eu cette honneur de fournir les hommes d'état qui ont intronisé la liberté anglaise dans ce pays: c'est la seule vengeance que nous ayons tirée des conquérants. La tradition parmi les nôtres n'a pas cessé d'être une tradition de liberté, liberté sage, légale, respectant les droits d'autrui, ne réclamant pour elle qu'une place au soleil. Nous n'avons jamais été agresseurs; toujours sur la défensive, nous avons traité les autres comme nous voulions être traités nous-mêmes. C'est la liberté qui nous a sauvés, et c'est peut-être là ce qui explique qu'elle ait pu avoir des citoyens anglais pour ennemis à une époque de luttes que le présent nous fait oublier.

Je dis que certaines luttes sont oubliées. Par exemple, ne croyez pas que les noms des victimes de 37 que vous lisez sur ces murs, soient nos emblèmes du jour; s'ils l'étaient, nous aurions mauvaise grâce à conjurer nos frères exilés de revenir au Canada. Nous respectons ces hommes de cœur, victimes de l'amour de la patrie, mais ils ne sont point les modèles de notre temps, et cela, pour la bonne raison que nous sommes satisfaits de l'attitude de l'Angleterre à notre égard. Nos vrais modèles sont les grands parlementaires, depuis Bédard jusqu'à Cartier—le premier entre tous—qui ont su chercher et trouver le salut dans le développement régulier des libertés constitutionnelles. 37 n'est pas une tradition. L'Angleterre, trompée pendant quelque temps nous a ensuite rendu justice, et maintenant le bonheur est notre hôte habituel. La réunion actuelle est elle-même un éclatant témoignage en faveur de nos libres institutions.

Dans une fête comme celle-ci, à tous les titres nous devons honorer nos morts illustres. Leur vie est le plus noble exemple que nous puissions suivre. A vous, Messieurs, exilés d'un jour, elle rappelle des traditions que vous ne voulez ni ne pouvez abandonner sans vous manquer à vous-mêmes. A nous, elle enseigne la persévérance, la liberté, l'union entre nous. Puisse nous un jour, vivant tous dans cette belle Province de Québec, poursuivre en commun les traditions du passé, et nous retrouver tous, à pareille date chaque année, pour honorer « nos gloires nationales »!

DISCOURS DE M. L. O. DAVID.

M. le Président et Messieurs,

En me levant pour répondre au toast porté à nos gloires nationales, je me figure que je suis dans le Panthéon que le peuple canadien élèvera un jour à ses grands hommes. De tous côtés s'offrent à mes regards des statues et des tableaux représentant ceux qui ont illustré le nom canadien et les grandes choses qu'ils ont accomplies.

Sur le frontispice de ce temple je reconnais, à ses traits hardis, à ses yeux pénétrants, l'immortel navigateur qui vint le premier prendre possession du Canada au nom de Dieu et du roi de France.

Voici groupés autour de lui ceux qui continuant son œuvre, bâtirent des villes et des colonies où il avait planté le drapeau de la France. C'est Champlain, digne de jeter les fondements de la ville la plus française de l'Amérique, de cette glorieuse citadelle dont chaque pierre chante la gloire de nos ancêtres. C'est Maisonneuve, l'illustre fondateur de Montréal, qui avait les vertus d'un saint et le courage d'un héros, et qui méritait qu'on choisît la ville qu'il a illustrée par ses vertus et ses exploits pour être le théâtre de la plus belle démonstration nationale et religieuse qui ait jamais eu lieu dans ce pays. C'est de la Verandrie, Joliet, de la Broquerie, de Varennes, tous ces hardis découvreurs et pionniers de la civilisation, qui des bords du St. Laurent portèrent le drapeau de la France dans toutes les parties du continent américain et ouvrirent à la civilisation des territoires immenses, où des millions d'hommes viennent de toutes les parties du monde bâtir des villes où ils avaient planté leurs tentes et laissé quelquefois leurs os.

A côté des fondateurs, des pères de la patrie, il me semble voir expirant au milieu des tortures les plus terribles ces héroïques missionnaires, martyrs de leur amour pour Dieu et pour la France, les Brébeuf, les Lallemant, les Lejeune et plusieurs autres; tous ces prêtres admirables, qui, à l'exemple des Olier, aidèrent nos pères à endurer leurs misères et leurs souffrances en les partageant, et furent les anges gardiens de la nationalité canadienne-française.

Ces grands évêques, les Laval, les Brianel, les Plessis, les Lartigue, dont le dévouement n'a cessé de produire des œuvres et de créer des institutions qui sont autant de boulevards destinés à conserver l'héritage sacré de nos pères.

Quels sont donc ces hommes à l'air chevaleresque, qu'embrasse un drapeau français troué par les balles, déchiré par la mitraille?

Ce sont ces guerriers si braves et si glorieux, tels que la France sait les produire; ces dignes compatriotes des Bayard, des Duguesclin, des Jean-Bart et des Tourville, qui ont répété sur le sol de la Nouvelle-France l'histoire des exploits et des faits d'armes de la vieille France, chevaliers sans peur et sans reproche dont le sang a coulé pendant plus d'un siècle des champs glorieux de la vieille Acadie aux bords de la Rivière-Rouge, dans des combats gigantesques où ils avaient pris l'habitude de se battre un contre dix, un contre vingt, et de remporter la victoire.

Voyez au premier rang Lemoyne et ses sept fils, les Machabées de la Nouvelle-France, qui presque tous périrent les armes à la main en vendant chèrement leur vie. Celui-ci est d'Iberville, le plus illustre de la famille, qui rendit les armes de la France si redoutables depuis la Baie d'Hudson jusqu'à la Louisiane, passa sa vie à gagner des victoires, se battait en canot d'écorce contre des navires de guerre et prenait presque seul des villes.

Auprès de ces héros, voici les Aillebout, les Daulac, les Lambert Closse et les Leber qui vinrent à bout d'empêcher les Iroquois d'étouffer la petite colonie de Ville-Marie dans son berceau en lui faisant un rempart de leurs corps, en s'exposant vingt fois par jour à la mort et au martyre. On ne peut faire un pas dans Montréal, à l'endroit même où nous sommes en ce moment, sans mettre le pied sur de la terre arrosée par le sang de ces héros.

Mais continuons. Voici les Vaudreuil, les de Rouville, les de Chambly, les de Montigny, les de Boucherville, les de Eschambault, les de Contrecoeur, les Juchereau, les de Gaspé, les de St. Ours et combien d'autres.

Quel est donc ce brave qui tombe frappé d'une balle au moment, où à la tête de 200 Canadiens et de 900 sauvages, il se précipite sur trois mille hommes de troupes aguerries? C'est de Beaujeu, le vainqueur de la Monongahéla.

Quelle est cette jeune fille qui du haut des remparts tire sur les Iroquois et les met seule en fuite?

C'est l'héroïne de Verchères qui prouve que non-seulement on trouve en Canada, à toutes portes, les saintes femmes et les mères chrétiennes qui ont fait la France si grande, mais encore des Jeanne d'Arc.

Et ce champ de bataille où deux à trois mille hommes battent dix à douze mille ennemis, contemplons-le avec orgueil, car c'est Carillon.

Nous voici en face des plaines d'Abraham; une lutte effrayante est engagée: des deux côtés on se bat avec acharnement, car l'issue de la bataille décidera si le Canada doit appartenir aux Anglais ou rester à ceux qui l'ont découvert et conservé au prix de si héroïques sacrifices.

Ils sont là les braves de Carillon, les débris de cette héroïque noblesse française, décimée dans les derniers combats, mais décidée à conserver même dans la défaite l'honneur du drapeau.

Quelle lutte grandiose et tragique que celle où l'on vit les deux chefs des armées ennemies, le vainqueur et le vaincu tomber ensemble sur le champ de bataille, presque enveloppés dans le même linceul. O Wolfe et Montcalm! vous étiez dignes qu'on vous élevât un monument commun sur les lieux témoins de votre mort et de votre valeur.

A côté de ce tableau j'en vois un autre aussi émouvant; il représente la dernière victoire que nos pères remportèrent un an après, sur ces mêmes plaines d'Abraham, sous les ordres de Lévis, victoire glorieuse mais inutile, puisque la France ne vint pas à leur secours.

Saluons en passant le colonel de Salaberry, qui prouva à Chateauguay que les Canadiens-Français n'avaient pas perdu l'habitude de se battre et de vaincre un contre dix, et passons à un autre groupe.

Voici les grands citoyens qui ont si vaillamment continué dans l'arène politique les luttes que nous avions faites sur les champs de bataille pour la conservation et l'honneur de notre race. Le drapeau anglais a remplacé sur la citadelle de Québec le drapeau blanc! Nous sommes devenus sujets de l'Angleterre. D'autres luttes commencent. Cette fois il s'agit de disputer à un pouvoir arbitraire nos libertés politiques, nos droits religieux et nationaux!!!

Voici les patriotes!

Saluons-les avec respect, car ils ont prouvé que dans les luttes politiques comme sur les champs de bataille, le nombre pouvait nous écraser, mais nous déshonorer jamais.

J'aperçois dans ce groupe Joseph Papineau, le patriote loyal et désintéressé, Pierre Bédard, l'un de nos plus grands hommes d'état, qui comprit, le premier, que dans le gouvernement responsable se trouvait notre salut et la paix du Bas-Canada, Bédard qui fut jeté en prison pour avoir réclamé les droits de ses compatriotes et refusa d'en sortir tant qu'on ne lui ferait pas subir son procès; Louis-Joseph Papineau, le grand orateur, le tribun populaire dont la voix éloquente nous a autant fait respecter que l'épée des d'Iberville, des Montcalm et des Salaberry; Norbert Morin, l'honnête homme, le citoyen vertueux dont le génie égala la modestie; Lafontaine qui sut tirer d'une constitution faite pour nous perdre les germes de liberté qu'elle contenait; Sir Pascal Taché, Drummond et plusieurs autres morts ou vivants dont les noms seront historiques. Parmi ces défenseurs de nos libertés politiques je reconnais aussi Ludger Duvernay, l'un des pionniers de la presse dans ce pays, le fondateur de la société St. Jean-Baptiste dont le souvenir doit occuper la première place dans un jour comme celui-ci.

Mais quel est donc ce groupe en deuil dont la vue arrache des larmes aux âmes sensibles et patriotiques?

Ce sont les victimes de '37.

C'est Chénier, tombant à St. Eustache comme un héros, Chénier qui dit aux braves qui lui demandent des armes, « Attendez, vous prendrez les fusils de ceux que nous aurons tués. » Chénier dont les ennemis auraient dû manger le cœur, au lieu de le porter au bout de leurs baïonnettes, afin de s'en donner. C'est Cardinal, De Lorimier, Duquette, Narbonne, expiant sur

l'échafaud le crime d'avoir aimé la patrie. On appelle leur dévouement une folie! Plût au ciel qu'il n'y eût dans le monde que de ces folies sublimes qui font les héros et sauvent les nations.

Oh! oui, à vous ce toast, nobles victimes de la liberté, infortunés compatriotes arrachés si jeunes encore aux affections de la famille, aux illusions de la vie! Honneur à l'échafaud sur lequel vous êtes morts, car de cet instrument de supplice et d'infamie vous avez fait un piédestal de gloire!

O généreux patriotes et vous tous vaillants guerriers, fondateurs de la nationalité canadienne-française, qui avez souffert pour la patrie puisse la démonstration dont Montréal est le théâtre, en ce moment, vous récompenser un peu de vos sacrifices et de votre dévouement.

Voyez comme ils sont venus de toutes les parties du continent américain, ces Canadiens-Français pour affirmer aux pieds des autels de la patrie, leur foi et leur fidélité aux nobles exemples que vous leur avez donnés.

Voyez comme ils sont restés dignes de vous, ces Canadiens des Etats-Unis, comme ils ont conservé au milieu des nations étrangères les traditions de la patrie, le souvenir des lieux sacrés qui les ont vu naître. Leur première pensée en mettant le pied sur le sol étranger a été d'élever des autels à leur Dieu et de consacrer certains jours au culte de la patrie. Voyez ces nobles enfants de l'Acadie, la martyre, inébranlables aujourd'hui comme autrefois en face de la persécution, et les représentants de cet autre petit peuple de la Rivière-Rouge, persécuté lui aussi parce qu'il veut conserver le sol et les traditions nationales que ses pères lui ont légués. N'êtes-vous pas contents de vos descendants?

Il me semble que s'il leur était permis de répondre à cette question, ils nous diraient:

« Nous sommes satisfaits, nous avons aujourd'hui la preuve que notre sang n'est pas tombé sur une terre ingrate. Mais rappelez-vous que si vous n'avez pas à lutter comme nous sur les champs de bataille pour la patrie, il est d'autres dangers moins apparents mais aussi tuesques qui menacent vos destinées. Les plus grands de ces dangers, c'est l'émigration, « fléau plus terrible que la guerre, torrent dévastateur qui mu- » tile l'arbre national et menace de le faire mourir.

« Ce ne sont plus des guerriers qu'il vous faut maintenant, mais des législateurs qui sachent détruire ce fléau, arrêter ce torrent.

« Faites votre devoir et soyez confiants dans l'avenir. La race française ne périra pas plus en Amérique que dans l'Europe, car elle a pour mission de porter à travers le monde les lumières de la foi et de l'intelligence: *Gesta Dei per Francos.* »

Le Président lut alors une dépêche de Kankakee, Ill., ainsi conçue:

« 5,000 Canadiens de Kankakee s'unissent de cœur à votre belle fête. » (Applaud.)

Le Président ayant porté la santé des « Sociétés Sœurs. » M. H. Fabre, rédacteur de l'*Evénement*, et M. Tassé y répondirent.

DISCOURS DE M. FABRE.

M. le Président, Messieurs.

L'heure avancée de la soirée ne me permet pas de répondre longuement à la santé à laquelle vous me faites l'honneur de m'inviter à répondre. Comme représentant de la société St. Jean-Baptiste de Québec, je dois cependant vous apporter l'expression des souhaits et des vœux de mes concitoyens en ce beau jour de fête nationale. On a parlé d'une espèce de division, de jalousie, qui existait entre Montréal et Québec, à l'occasion de cette démonstration. La preuve que cette jalousie n'existe pas, c'est que la Société de Québec a envoyé ici des représentants pour assister à la grande fête nationale, et qu'elle a même choisi pour son délégué un ancien Montréalais. La ville de Québec nous a chargé de remercier les citoyens de Montréal de l'initiative qu'ils ont prise en cette circonstance, en offrant leur ville pour lieu de réunion des Canadiens et en organisant cette manifestation admirable.

Pour la gloire de Québec, je ferai cependant une réflexion à ce propos. Si nos amis, les Canadiens des Etats-Unis, veulent retrouver le Canada d'autrefois, ils devront pousser jusqu'à Québec. Québec est la ville vraiment française et canadienne par excellence de toute la Puisseance. Montréal, c'est déjà l'Angleterre, et un peu même les Etats-Unis.

Dans les familles il y a ordinairement deux sortes de membres: les membres aventuriers et voyageurs, et les membres sédentaires. La famille Canadienne a eu ces deux classes d'enfants. Nos frères des Etats-Unis sont les plus aventuriers, les plus audacieux; nous, citoyens de Québec, sommes des sédentaires. Nous n'avons pas changé. Nous avons conservé ici ce que nos frères se sont chargés de répandre au dehors. Nous sommes restés au foyer, vous en avez répandu la flamme au dehors.

Vous vous trouvez dans un excellent moment, au moment d'union et de concorde. Mais je ne vous garantis pas que, si vous reveniez la semaine prochaine, vous ne verriez pas un spectacle différent. Ce soir, nous avons vu le gouvernement local et le gouvernement fédéral fraterniser ensemble. J'ai remarqué que M. Fournier, notre nouveau Ministre de la Justice, avait été applaudi par les Conservateurs, et M. Ouimet, premier ministre de Québec, par les Rouges. Moi-même je me suis surpris à applaudir M. Ouimet, (applaudissements et rires) et j'ajoute qu'après l'avoir entendu, je ne m'en suis pas repenti.

Le spectacle que nous offrons aujourd'hui en ce moment d'union et de concorde, j'espère que nous pourrions l'offrir encore à nos compatriotes des Etats-Unis. Eux sont unis, ils nous en ont donné des preuves aujourd'hui: ils sont tellement unis qu'on a peine à croire qu'ils sont encore français (rires.) Essayons de leur emprunter cette qualité qui nous a fait plus ou moins défaut jusqu'ici. Ils font honneur à notre pays à l'étranger, par leur esprit de patriotisme et d'union. Remercions-les pour la manière dont ils font honneur à notre patrie commune. Si nous représentons le passé, ils représentent l'avenir.

DISCOURS DE M. TASSÉ.

M. le Président, Messieurs,

J'ai lu quelque part les tourments de la parole